

Les Rêves de Winston Smith. Une interprétation testimoniale de 1984 de George Orwell

Winston Smith's Dreams.

A Testimonial Interpretation of George Orwell's 1984

Helena B. CATALÃO

Docteur en Philosophie, Universidade Católica Portuguesa

helena.catalao@hotmail.com

Mots-clés

herméneutique du témoignage ;
sacrifice ; désir ;
rêve ; individuation.

Dans cet article, nous proposons une interprétation testimoniale du roman *1984* de George Orwell, interprétation qui non seulement intégrerait et dépasserait une interprétation strictement sacrificielle propre à toute logique totalitaire, mais ferait apparaître la pensée onirique qui s'exprime dans les différents rêves de Winston Smith, le héros tragique de l'œuvre. Après l'exercice d'interprétation symbolique des rêves de Winston Smith, nous soutiendrons les deux thèses suivantes : 1) au-delà de la fonction compensatrice attribuée aux rêves, les rêves de Winston Smith apparaissent comme des éléments restaurateurs de son psychisme et, par conséquent, de résistance face aux tortures et à la destruction de son identité personnelle opérés par O'Brien et le Parti ; 2) s'il y a une spécificité de la condition humaine, elle réside dans la conscience onirique, c'est-à-dire l'attribution de sens au récit produit à partir du rêve, essentiel au processus d'individuation de la conscience.

Keywords

hermeneutics of
testimony; sacrifice;
desire; dream;
individuation.

In this paper, we propose a testimonial interpretation of George Orwell's novel *1984*, an interpretation that not only integrates and goes beyond a strictly sacrificial interpretation typical of all totalitarian logic, but also brings to light the dream-like thinking expressed in the various dreams of Winston Smith, the work's tragic hero. Following the symbolic interpretation of Winston Smith's dreams, we will put forward the following two theses: 1) beyond the compensatory function attributed to them, Winston Smith's dreams appear as restorative elements of his psyche and, consequently, of his resistance to torture and to the destruction of his personal identity operated by O'Brien and the Party; 2) if there is a specificity of the human condition, it lies in dream consciousness, that is, the attribution of meaning to the narrative produced from the dream, essential to the individuation process of consciousness.

1. Introduction

L'œuvre intitulée *1984* de George Orwell, publiée en 1949, constitue une référence incontournable, dans le monde littéraire et culturel, de l'anticipation politique et scientifique de l'existence humaine sous l'emprise d'un régime totalitaire, dont le pouvoir et le contrôle s'exercent grâce au développement de la technologie. Si notre approche de la célèbre dystopie de George Orwell n'ajoute rien à ce que l'on a pu écrire sur l'autoritarisme absolu et son potentiel de cruauté humaine, elle propose, toutefois, de relever d'autres éléments du récit littéraire extérieurs à la réalité créée par la machine totalitaire, qui se manifesteraient dans le domaine intègre du psychisme du protagoniste du roman, c'est-à-dire l'inconscient de Winston Smith. Les rêves de Winston émergeraient ainsi à contre-courant de toute conscience collective fabriquée ou manipulée par le Parti et, par conséquent, de toute tentative d'induire délibérément l'inconscient d'une quelconque vérité ou réalité imposée (Orwell, 2018 : 50).

L'interprétation que nous présentons, corrélative d'une vision anthropologique de l'évolution de la culture, intègre deux perspectives opposées, mais complémentaires : la première, essentiellement sacrificielle et la deuxième, fondamentalement testimoniale. L'interprétation sacro-testimoniale de *1984* a pour finalité de soutenir la thèse selon laquelle la spécificité de la condition humaine, face à l'envahissement d'une sorte d'intelligence artificielle, c'est la conscience onirique ; la conscience onirique suppose l'expérience onirique en soi ainsi que la capacité d'interprétation du rêve, c'est-à-dire l'attribution de sens à la narration produite à partir du rêve.

Nous verrons que la conscience onirique de Winston, héros tragique de l'œuvre, apparaît comme élément résistant à la torture psychologique et à la détérioration de l'identité personnelle, violences infligées par O'Brien, implacable fonctionnaire du Parti Intérieur et de la Mentopolice, qui a pour mission d'éliminer les dissidents et toute pensée non conforme à l'idéologie de Big Brother.

1984 raconte l'histoire de Winston Smith, un fonctionnaire du Ministère de la Vérité de l'Océanie, dont l'activité consiste à altérer des données, des informations, des observations, des opinions, de toute sorte de documents fournis – livres et articles de presse – en fonction de l'idéologie de Big Brother. Ce dernier est le chef du Parti, à peine perceptible par le biais de grands écrans, mis partout, avec d'innombrables microphones, pour maintenir la population sous contrôle. Plus qu'un falsificateur officiel de documents, Winston participe à la perpétuelle reconstruction de l'actualité et du passé, rendant obsolètes toutes notions et distinctions entre la véracité et la falsification de l'histoire. Malgré son talent pour la fonction exercée, deux situations inconvenantes et dangereuses pèsent sur Winston : premièrement, le désir secret de remplir les pages blanches d'un carnet acquis dans le magasin d'un antiquaire et, ainsi, exprimer par écrit ses plus intimes et réactionnaires pensées ; deuxièmement, sa relation amoureuse avec Julia, interdite par le Parti. Ces deux situations mèneront Winston sur le chemin d'O'Brien ; ce dernier emprisonnera et torturera Winston jusqu'à ce qu'il devienne « un homme parfait » selon le Parti : un homme dont la soumission et l'adoration envers le Big Brother le rendent apte à accepter que « deux et deux font cinq » et incapable de formuler un seul argument et le moindre raisonnement logique ou discernement critique sur son existence et la réalité qui l'entoure.

2. Dystopie et conscience artificielle : Une interprétation sacrificielle de *1984*

La radicalisation de la logique sacrificielle dans la dystopie d'Orwell apparaît dans l'image de l'humanité formulée par O'Brien, lors de l'une de ses séances de torture sur Winston : une

botte écrasant un visage jusqu'à la fin des temps (Orwell, 2018 : 335). L'idée d'humiliation, de rabaissement et de vincibilité de l'espèce humaine, traduite dans la vision d'O'Brien, est exercée par le Parti à travers de nombreuses pratiques qui caractérisent les sociétés totalitaires : 1) l'inquisition et la constante surveillance grâce aux télécrans contrôlant ainsi la population, à l'intérieur et à l'extérieur de leurs résidences, perscrutant une quelconque expression corporelle ou un geste subversif, passible de traduire une pensée compromettante de l'idéologie du Parti; 2) la progressive substitution de la langue anglaise, tenue pour vieille, par la «Novlangue», le « néoparler » – cette nouvelle langue a comme finalité de restreindre le champ de la pensée et de la création, opérant ainsi une réduction et une élimination des mots indésirables, ainsi que de toutes ambiguïtés sémantiques, délimitant un contenu clair pour chaque terme et chaque proposition, appuyé sur des actions et objets concrets pour exprimer des idées simples et utiles ; 3) la légitimité et l'encouragement au « doublepenser » qui consiste dans la capacité d'accepter et de garder à l'esprit simultanément deux convictions contraires ; il s'agit de nier la réalité par le mensonge et la fraude, en continuant à prendre en compte la réalité niée ; 4) la mutabilité du passé jusqu'à la création d'une réalité fictive, déconnectant l'homme de la vérité et de la mémoire ; 5) la neutralisation du désir individuel, refoulant la pulsion sexuelle et réduisant la sexualité à la procréation et, donc, à la perpétuation de la société (Orwell, 2018 : 89) ; 6) l'antisémitisme installé et nourri par les séances quotidiennes de Deux Minutes de Haine pendant lesquelles la collectivité polarise et exprime sa haine, sa colère, ses peurs, envers l'ennemi du Parti et du peuple, Emmanuel Goldstein, un parfait bouc émissaire – marginalité du dehors par l'étrangeté perçue dans son visage de Juif, sa bêtise sénile et sa voix bêlante (Girard, 1982 : 21-36) – désigné par le gouvernement ; les apparitions publiques de Big Brother, exclusivement virtuelles, intensifient le phénomène de sacralisation et, par conséquent, le sentiment d'adoration et la vénération des foules ; 7) la soumission absolue de l'individu à Big Brother jusqu'à la fusion avec le Parti, impliquant la disparition de toute singularité, intégrité et identité, ainsi que la reprogrammation des consciences par les agents du Parti; 8) la suppression de toute personne dérangeante pour le Parti. L'ambition du Parti est de maintenir le pouvoir, opérant l'annihilation de toute individualité constitutive de l'identité personnelle, afin de créer des êtres émotionnellement vides, mentalement flexibles et manipulables, selon les intérêts du Parti ; des êtres incapables de penser, d'argumenter et de témoigner – un simulacre de l'espèce humaine.

Les séances de Deux Minutes de Haine apparaissent ainsi comme fondamentales pour entretenir le lien entre la collectivité et le gouvernement.

Le plus atroce dans ces Deux Minutes de Haine, ce n'est pas qu'on soit obligé d'y participer mais tout au contraire qu'on ne puisse s'empêcher d'y adhérer. Au bout de trente secondes, plus besoin de faire semblant. Une extase abjecte où se mêlent la peur et la vindicte, un désir de tuer, de fracasser des crânes à coups de gourdin, semble parcourir le groupe comme un courant électrique, et on se transforme à son corps défendant. Pourtant, cette rage est abstraite, c'est une émotion vacante, susceptible de passer d'un objet à l'autre telle la flamme du chalumeau. C'est ainsi qu'il y a un moment où la haine de Winston ne se tourne pas contre Goldstein mais à l'inverse contre Big Brother, le Parti et la Mentopolice. [...] il ne peut s'empêcher de partager le délire général mais cette mélopée indigne de l'humain l'emplit d'horreur. (Orwell, 2018 : 25-28)

La description par Winston des séances de Deux Minutes de Haine témoigne d'une vision du comportement humain régi par l'imitation ou, plus précisément, par le désir mimétique. Selon René Girard, le désir est essentiellement mimétique, c'est-à-dire copié, imité, provenant d'un désir, non authentique, mais plutôt déjà exprimé par l'autre envers un objet ou une personne. Si Winston est conscient du mimétisme qui guide le comportement collectif dans l'animosité envers Goldstein, il se différencie du groupe en dirigeant sa haine vers Big Brother. Ce comportement distinct de Winston, par rapport au mimétisme qui traverse la foule, nous place dans une autre dimension du désir, au-delà du mimétisme. Cet autre désir, que nous appellerons « désir authentique » ou « désir de vie », s'avère être la source de la capacité de résistance psychique de Winston, source qui se manifeste dans l'expérience onirique.

3. La Contrée dorée de Winston : Une interprétation testimoniale de 1984

Contrairement à l'interprétation sacrificielle de 1984, il émerge une interprétation optimiste du roman si l'on applique l'herméneutique du témoignage. Pour cela, il convient d'identifier quatre dimensions qui composent le récit testimonial : 1) la dimension quasi-empirique, qui comprend les éléments oculaires/auditifs, narcissiques et autobiographiques, dans lesquels des situations ou des événements sont exprimés, traduits et transmis grâce au langage ; 2) la dimension judiciaire ou procédurale, dans laquelle l'auteur est appelé à rendre des comptes sur une action considérée par la communauté comme déviante, transgressive, voire illégale ; 3) la dimension martyrologique, c'est-à-dire l'identification de la victime injustement persécutée ; 4) la dimension réparatrice et négociatrice qui provient du rétablissement d'une vérité et de la reconnaissance d'une situation d'injustice ou de la cause (projet, conviction, idéal) défendue par le témoin jusqu'au don (sacrificiel) de sa vie. Ces trois dimensions constituent la notion de témoignage dans son acception complète : le témoignage est le récit ou le discours du témoin sur un événement passé et remémoré, un événement dont l'intensité du vécu ou le traumatisme causé non seulement mobilise le témoin pour lutter contre la situation d'injustice vécue, mais ouvre aussi sa conscience à une réflexion sur le sens de l'expérience radicale vécue, un sens qui reste, dans son intégralité, non appropriable par le témoin en tant que sujet fini (Ricoeur, 1994 : 108-115).

La dimension autobiographique de 1984 traverse évidemment toute l'œuvre, puisque Winston est le principal narrateur de l'œuvre et le principal témoin des violences subies. Cependant, le geste autobiographique est manifesté dès le début du roman avec le désir de Winston de remplir les pages blanches d'un journal intime, acheté chez un antiquaire, et d'y consigner ses souvenirs, ses émotions, ses pensées et, surtout, sa haine envers Big Brother. Écrire dans un journal, dans un coin de la pièce non capté par le télécran, est le premier geste subversif de Winston, poussé par un désir incontrôlable de vérité, en transcrivant des souvenirs, des sentiments et des pensées authentiques.

La dimension judiciaire de l'œuvre se manifeste à deux niveaux : premièrement, dans l'obsession de Winston pour les preuves documentaires qui peuvent restaurer la mémoire et, avec elle, la vérité historique et l'identité collective du peuple d'Océanie ; deuxièmement, dans le lavage de cerveau qu'O'Brien exerce sur Winston pendant son incarcération, le torturant jusqu'à le vider de toute émotion, de tout désir et de toute intention, pour ensuite le convaincre du fait que le seul bonheur, pour tout homme insignifiant, consiste à aimer Big Brother.

La dimension martyrologique, c'est-à-dire la reconnaissance de la victime injustement persécutée, est incarnée par les deux héros tragiques du roman : Julia et Winston Smith sont emprisonnés et torturés pour avoir osé penser contre le Parti, se manifestant ainsi comme

résistant au système. L'aspect totalitaire et martyrologique s'intensifie dans la reconnaissance qu'a O'Brien du potentiel subversif et menaçant du statut de martyr ; cette reconnaissance est décelée dans le soin particulier dont fait preuve O'Brien à ne pas laisser derrière lui de futurs martyrs qui, à leur tour, pourraient générer de futurs témoignages susceptibles d'attirer des adeptes et des dissidents potentiels du gouvernement (Orwell, 2018 : 317).

La dimension réparatrice et régénératrice de l'interprétation testimoniale de *1984* apparaît dans les différents rêves de Winston qui, comme nous venons de le mentionner, constituent la dernière forme de résistance de Winston contre la léthargie intellectuelle et émotionnelle de son quotidien et les tortures subies. Tout au long du livre, Winston raconte ses rêves, dont le contenu atteste et même anticipe les expériences du héros tragique. Selon les apports du neurobiologiste Michel Juvet, la fonction du rêve est de garantir l'individuation de la personne, la singularité de son existence, par la réactualisation, la réinitialisation de sa programmation génétique initiale ; les rêves (le sommeil paradoxal) semblent indispensables pour rétablir la singularité génétique et psychique de l'individu immergé dans des environnements sociaux qui tendent à l'uniformisation (Nathan, 2013 : 66-71). Ces derniers propos rejoignent ceux de Carl G. Jung : entre autres possibilités, les rêves peuvent représenter une réaction inconsciente à une situation consciente (restitution ou compensation), mais aussi attester une transformation radicale de l'attitude consciente (Jung, 1998 : 12-16). La conscience onirique de Winston œuvrerait ainsi pour la résistance de la psyché et la sauvegarde de l'individuation et de l'identité personnelle face aux violences du Parti.

Les deux rêves de Winston, qui surviennent dans la première partie du roman, valident deux perceptions différentes de la réalité. Le premier rêve consiste dans la vision suivante :

[...] sa mère est assise loin au-dessus de lui, sa petite sœur dans les bras. [...]. Toutes les deux le regardent d'en bas. Elle se trouve en effet dans un lieu souterrain – au fond d'un puits, ou d'un tombeau abyssal – mais ce lieu lui-même continue de descendre. Elles sont dans le salon d'un navire en train de couler et le regardent à travers l'eau de plus en plus sombre. Il y a encore de l'air dans le salon, elles le voient comme il les voit, mais elles sombrent sans fin dans les eaux glauques qui les déroberont bientôt à sa vue pour toujours. Lui demeure dans l'air et la lumière tandis que la mort les aspire, et elles sont au fond parce qu'il est à la surface. Il le sait et elles le savent, il le lit dans leur expression. Nul reproche sur leur visage et leur cœur, elles savent simplement qu'il leur faut mourir pour qu'il vive, c'est dans l'ordre des choses. (Orwell, 2018 : 43-44)

Dans une interprétation symbolique du rêve, la référence de Winston, dans le récit onirique, à un lieu souterrain, comme un puits, atteste une tentative de l'inconscient de Winston d'accéder, dans les profondeurs obscures de sa psyché, à une nouvelle énergie, ici représentée par l'eau, principe fluide purificateur, réparateur, régénérateur, qui renvoie à l'origine, à la vie ; cependant, si l'inconscient de Winston signale le déplacement psychique susmentionné (descente et enfoncement) dans ce lieu sombre de l'âme, afin de retrouver l'énergie vitale, l'harmonie et la justesse, pour mieux affronter son quotidien conscient, cette même énergie apparaît corrompue car l'eau est trouble, verdâtre et donc impure. Le rêve manifeste donc une fuite d'énergie, une difficulté de régénération psychique, une instabilité émotionnelle et, par conséquent, un état dépressif de la part du rêveur (Chevalier ; Gheerbrant, 2021 : 431-433 ; Moir, 2008 : 7). Cette interprétation est renforcée par la superposition des

éléments « puits » et « tombe » dans la zone souterraine, dès le début du récit onirique. D'autre part, si nous analysons les éléments impliqués dans le rêve, tels que l'eau et le bateau naufragé, nous constatons qu'ils renvoient au féminin (*anima*) : si l'eau symbolise l'origine de la vie, le bateau naufragé renvoie à la mer. Dans le langage des rêves, la mer représente l'inconscient (l'invisible, l'occulte, l'intuition, les émotions) et la mère (les eaux maternelles, l'origine de la vie et le point final du cycle de l'eau), deux éléments associés au féminin (Romey, 2022 : 389-390). La mer symbolise un état transitoire entre des possibilités informelles et des réalités formelles, une situation d'ambivalence comme l'incertitude, le doute et l'indécision (Chevalier ; Gheerbrant, 2021 : 720-724). La mer est donc simultanément une représentation de la vie (création), de la mort (purification) et de l'état d'esprit des humains (émotions, paisibles ou tourmentées). Le bateau étant un symbole du déplacement temporel collectif de plusieurs personnes, mais aussi symbole d'un changement, d'un nouveau départ, d'une nouvelle direction dans l'existence, l'idée de naufrage renvoie à l'échec de Winston à actualiser ces potentialités, qui se manifeste par une incapacité à agir (Moir, 2015 : 38-39 ; Moir, 2015 : 71-72 ; Romey, 2022 : 269). On peut ajouter que l'image des personnages féminins s'enfonçant dans les eaux troubles suggère l'idée de « trou noir » ou de « spirale » qui correspondent au mouvement descendant de l'information consciente vers le niveau subconscient (zone de non-conscience attractive) et donc à l'oscillation anormale, dans un processus normal d'évolution psychique, de la lumière (conscience) vers l'ombre (inconscient, lieu de refoulement des souvenirs dérangeants) ; il s'agit cependant d'une ouverture vers l'invisible, le caché, l'inconnu, mais aussi vers la révélation (Chevalier ; Gheerbrant, 2021 : 1130 ; Moir, 2006 : 91). Le rêve suggère également une inclination pour l'aspect négatif de la dimension féminine, qui se manifeste par des attitudes telles que la passivité, la stagnation et la fixation sur le passé. Nous serons tentés de déduire qu'il est impossible pour le rêveur de réhabiliter sa dimension féminine (*anima*), réhabilitation qui lui procurerait une harmonie intérieure (Romey, 2022 : 234). Mais l'idée de la non-récupération de la dimension féminine perd de sa justesse et de son sens si nous tenons compte de l'état d'esprit rapporté par le rêveur à la fin du rêve : un sentiment de confiance dans l'idée que la mère et la sœur-enfant doivent mourir pour que le rêveur puisse rester en vie, et que cela faisait partie de l'ordre inévitable des choses ; rappelons que l'idée de la mort est présente dès le début du rêve lorsque les images « puits » et « tombe » se superposent dans l'espace souterrain. Pour le rêveur, la mort, le sacrifice de la mère et de l'enfant-sœur est nécessaire, voire inévitable, et n'est pas une source d'angoisse, mais plutôt le signe d'un processus de transformation intérieure, résultant de l'assimilation et de l'intégration de la connaissance ou de la réalité (Moir, 2006 : 257-258). Ces sentiments de confiance et de sérénité, dont témoigne le rêveur face à la mort de sa dimension féminine, représentée par la mère et la sœur-enfant, prennent tout leur sens si l'on considère l'observation suivante de Georges Romey : le symbolisme du souterrain (grotte, tunnel ou couloir), ainsi que le cheminement descendant dans les profondeurs obscures et froides, sont inséparables de la lumière, préparant ainsi l'ouverture vers un ciel illuminé, une clarté intérieure, un état de lucidité et, par conséquent, la dissolution de toute angoisse existante dans la vie consciente (Romey, 2022 : 593-594). Dans le rêve analysé, Winston a accès à la lumière et à l'air, tandis que sa mère et sa sœur-enfant disparaissent, s'enfonçant dans les profondeurs des eaux troubles, comme absorbées par la mort. Le symbolisme de la mort (la tombe), associé à l'ambivalence de l'espace souterrain, donne au scénario tragique une tonalité positive : ce qui meurt dans le rêve, ce n'est pas la dimension féminine du rêveur, son *anima*, mais l'échec du passage de *l'anima*, attesté par le « salon du bateau naufragé » où apparaissent les deux figures féminines ; échec du passage de

l'anima dans la (re)rencontre avec *l'animus* afin d'atteindre l'équilibre intérieur. La disparition et le détachement (la mort) de la traversée infructueuse de *l'anima* non seulement permettent d'autres tentatives psychiques de recherche d'harmonie intérieure, mais aussi apportent la connaissance (la lumière et l'air) au rêveur, précisément l'état dépressif qui le menace. Le rêve de Winston contient un avertissement, en même temps qu'il témoigne d'une difficulté à maintenir l'équilibre émotionnel, en raison de la rencontre manquée de *l'anima* (féminin) avec *l'animus* (masculin) : la perte de clarté sur ses propres émotions et perceptions de la réalité, associée à une difficulté à accéder à une énergie nouvelle, à une régénération grâce au principe de l'énergie vitale, nécessaire à la (ré)action, propre à *l'animus*. De plus, la projection de *l'anima* dans l'image de la sœur-enfant entraîne une difficulté encore plus profonde, puisqu'il s'agit d'une dimension plus pure (enfant intérieur) de la psyché de Winston, une dimension qui est aussi une dimension de paix et de sérénité qui permet l'accès et le développement des potentialités associées au féminin, telles que les émotions, l'intuition, la réceptivité, l'imagination, la créativité et la capacité à être fasciné par la vie. Il s'agit aussi de l'oubli (perte ou exil psychique) du pays natal, de la terre où s'est déroulée l'enfance, oubli qui met en péril la rencontre du rêveur avec sa dimension féminine, qui lui apparaît obscure, presque imperceptible et, finalement, la réconciliation avec l'image de sa mère. En plus de représenter la dimension la plus authentique de l'intériorité du rêveur, l'enfant en tant que bébé symbolise ce qui est à venir, le voyage existentiel, l'espoir d'accomplissement, mais aussi la régression (Romey, 2022 : 65). Dans le contexte du rêve de Winston, la mort du bébé-enfant, placé dans un environnement sombre et dégradé, signifie la tentative de mettre fin à l'état psychique régressif de Winston et, par conséquent, la promesse d'une nouvelle traversée de *l'anima*. Enfin, la prédominance d'éléments féminins faisant référence à la mère (eau, mer, projection de la mère) notifie au rêveur un malaise résultant de son histoire personnelle avec sa mère, dans un passé lointain, vraisemblablement dans l'enfance, malaise déclenché par les expériences et le contexte de vie actuels.

La seconde partie du rêve rapporté par Winston témoigne d'un autre aspect de la réalité du rêveur :

Et puis tout à coup, il se trouve sur une herbe rase et élastique un soir d'été à l'heure où les rayons obliques du soleil dorent le sol. A l'état de veille, il le nomme la Contrée dorée. C'est un vieux pâturage grignoté par les lapins et traversé par un sentier qui serpente entre des taupinières éparses. Dans la haie clairsemée, au bout du champ, les rameaux des ormes se balancent mollement à la brise, leurs feuilles frémissantes touffues comme une chevelure de femme. Non loin de là, sans qu'il puisse le voir, coule un clair ruisseau indolent ou nagent des chevesnes dans des trous d'eau sous les saules.

La fille brune traverse le pré pour venir vers lui [Winston]. D'un seul geste altier, elle arrache ses vêtements et les jette. Son corps si blanc et lisse n'éveille pourtant aucun désir en lui, il le regarde à peine tant il est transporté d'émotion devant le mouvement avec lequel elle s'est délestée de ses habits, sa grâce négligente qui annihile toute une culture, tout un système de pensée, comme s'il suffisait d'un geste sublime du bras pour anéantir Big Brother et la Mentopolice, geste d'un autre âge, lui aussi. Winston se réveille avec le mot « Shakespeare » sur les lèvres. (Orwell, 2018 : 45)

Dans cette partie du rêve de Winston, nous pouvons voir une tentative de compensation psychique de l'état dépressif précédemment signalé par le premier rêve, précisément en raison du bien-être que le rêve procure au rêveur. Les rêves de compensation ont tendance à être agréables parce qu'ils comblent une absence, un manque dans la vie consciente. La particularité des rêves de compensation, c'est qu'ils apportent au rêveur justement ce que la réalité consciente ne peut offrir afin de sauver l'équilibre psychique du rêveur, nécessaire pour affronter un quotidien difficile et hostile qui peut générer un malaise psychique et existentiel. La compensation apportée par le rêve se situe au niveau de *l'anima*, c'est-à-dire de la dimension féminine du rêveur. Les éléments qui se manifestent dans le paysage du rêve et qui renvoient au féminin sont les herbes rases et élastiques, le pâturage traversé par un chemin, la terre, la taupe, les feuilles de l'arbre aussi épaisses qu'une chevelure de femme, le ruisseau et la jeune fille aux cheveux noirs. Au début du rêve, Winston décrit le paysage dans lequel il se trouve comme sur « une herbe rase et élastique un soir d'été à l'heure où les rayons obliques du soleil doré le sol », ce que l'on appelle la « Contrée dorée ». Si les herbes rases et élastiques représentent le sexe féminin dans une apparence négative, puisque non abondante, la lumière dorée qui pénètre le paysage un après-midi d'été est un élément masculin, faisant allusion non seulement à la connaissance (lumière), mais aussi à la transmutation (or) ; cette transmutation serait une tentative de (ré)harmonisation des polarités féminines et masculines, présente dans l'expression « Contrée dorée ». Ensuite, Winston se réfère au même endroit en le caractérisant comme un vieux pâturage mangé par les lapins, traversé par un chemin sinueux et où l'on pouvait voir des taupinières çà et là ; en comparant cette description du paysage avec la précédente, cette dernière suggère une légère dégradation, causée par le parasitisme de la taupe. Si la présence de lapins se nourrissant dans le pâturage renvoie à la nécessité de (re)découvrir la dimension féminine de la rêveuse, la taupe tend à représenter l'infiltration dans l'inconscient d'une sorte d'agent myope ; les trous dans le pâturage sont le résultat de la tentative de ce petit agent de percevoir les failles et les intimités psychiques (Moir, 2015 : 617-618). Les monticules représenteraient une diminution de la vitalité psychique causée soit par l'intrusion de tiers dans sa psyché, soit par les propres efforts d'introspection de Winston pendant les heures d'éveil.

Contrairement à l'image de l'eau verdâtre et trouble du rêve précédent, Winston se souvient d'un ruisseau clair mais au débit lent, ce qui témoigne d'un lent rétablissement de l'état émotionnel de Winston et d'une perception plus claire de son chemin existentiel. Winston mentionne également l'orme et le mouvement de ses feuilles en masses denses comme les cheveux d'une femme ; cette image suggère un retour à un état plus inspirant, qui pourrait finalement provenir d'une présence féminine dans la vie consciente. Le rêve se termine par l'image d'une jeune fille brune qui se déshabille ; or, la nudité sans l'ombre d'une honte ou d'une pudeur est un signe d'authenticité et de cohérence entre les pensées et les actions du rêveur. L'interprétation de cette dernière image s'inscrit dans la compréhension par Winston du geste comme subversif, capable de réduire à néant Big Brother et la Mentopolice. Enfin, Winston se réveille en pensant à Shakespeare, l'un des plus grands poètes et dramaturges de langue anglaise dont l'œuvre, le génie et l'originalité semblent incompatibles avec la réduction linguistique et l'atrophie créative provoquées par la nouvelle langue imposée par Big Brother. En revanche, si l'on décompose le nom « Shakespeare » en « *shake* » et « *spear* » on trouve un *animus* en latence, qui attend de se positionner pour se manifester et ainsi faire, concevoir, créer quelque chose. Au-delà de compensatoire, le rêve se révèle être une tentative de l'inconscient de régénérer le psychisme de Winston, notamment parce que le rêve dépeint un paysage naturel

dans lequel règne un sentiment de bien-être, malgré les éléments moins positifs qui composent le récit du rêve.

Curieusement, dans la deuxième partie du roman, la première rencontre amoureuse entre Winston et Julia a lieu dans un endroit extrêmement similaire à la Contrée dorée dont Winston avait rêvé. Par cette impression, Orwell attribue au rêve une autre dimension : outre l'aspect régénérateur et le réajustement du rêveur avec un désir authentique, conforme à son « essence » – désir authentique étouffé par le mimétisme et l'ultra-uniformité environnementale –, le rêve comporte une dimension de prévisibilité.

Le troisième rêve de Winston a lieu dans la deuxième partie du roman, après sa rencontre amoureuse avec Julia. Le rêve exprime un sentiment de bien-être, de protection, de confort et la perspective d'un horizon clair et infini. C'est ainsi que l'on peut lire sur ce dernier :

[...] un grand rêve lumineux où sa vie semblait se déployer devant lui comme un paysage après la pluie, un soir d'été. Les images se déroulaient à l'intérieur du presse-papier mais la surface du verre était la voûte du ciel et dedans tout baignait dans une lumière claire et douce qui ouvrait des horizons à perte de vue (Orwell, 2018 : 202). [...] il revoyait [...] un geste du bras qu'avait eu sa mère, et qu'avait même répété trente ans plus tard la juive [la réfugiée] du bateau vu au cinéma, celle qui tentait de protéger son petit garçon des balles avant que les autres hélicoptères les pulvérisent l'un comme l'autre. (Orwell, 2018 : 203-208)¹

Ce dernier rêve est composé de deux scènes apparemment antagonistes. Le premier scénario offre la perception d'une réalité idyllique : un vaste paysage, sous un ciel arqué (voûte céleste) éclairé par une douce lumière, typique d'un après-midi d'été, qui semble ouvrir une infinité de perspectives. Nous retrouvons donc la représentation de la Contrée dorée, manifestée dans le rêve antérieur, précédée cette fois-ci par la pluie, principe féminin (l'eau) qui, lorsqu'elle est torrentielle, annonce un état de dépression ou de tristesse, mais qui, lorsqu'elle est faible, symbolise le don céleste de la fertilité, de la purification et de la régénération (Chevalier ; Gheerbrant, 2021 : 885 ; Moir, 2015 : 497). Cette dernière perception de la Contrée dorée perd de son intensité lorsqu'elle apparaît sous la forme d'un presse-papier, la réduisant à un simple objet. Les papiers utilisés pour immobiliser l'artefact pourraient être ceux du journal de Winston et donc de l'existence dont témoigne le rêveur, ainsi que le travail de destruction et de manipulation psychique et mnésique (réécriture fictive de la réalité, de l'histoire et de la vision du monde du rêveur) de Big Brother et d'O'Brien. Ainsi, la réduction de la Contrée dorée à un artefact témoigne d'une perte de réalité d'un état intérieur associé à ce monde idyllique, parfois lié à un sentiment de liberté et de sérénité, typique de l'enfance. L'inconscient de Winston alerterait, à travers le presse-papier, sur l'artificialisation de cette réalité intérieure qu'est la Contrée dorée, dont le poids ne fait que fixer la transcription d'une réalité qui l'éloigne de l'essence, de la nature primordiale, de la vérité et, donc, d'un état de liberté et de sérénité qui est la condition du bonheur.

La deuxième partie du rêve met en scène la mère de Winston, dans un contexte de guerre, tentant de protéger son fils des balles ; si la guerre symbolise le chaos émotionnel dans lequel se

¹ « Il repense à cet autre rêve, celui d'il y a deux mois. Dans la même attitude que ce couvre-lit d'un blanc sale, sa mère était assise, l'enfant accroché à elle, dans un bateau qui faisait naufrage et qui s'enfonçait de minute en minute ; elle levait les yeux vers lui à travers l'eau de plus en plus sombre » (Orwell, 2018 : 207).

trouve le rêveur, le geste protecteur est une réaction à la tentative d'anéantissement de la personnalité et de l'identité du rêveur par un environnement menaçant dans sa vie consciente. La substitution de la mère à la réfugiée juive renforce cette dernière idée : la mère juive en tant que transmettrice d'une vision du monde (culture et modes de vie) et protectrice de l'enfant désigné comme bouc émissaire, qu'elle tente de sauver d'une réalité chaotique. Cependant, ce geste salvateur est annoncé comme vain, précisément à cause du destin tragique de la réfugiée et donc de l'association avec le crash de l'hélicoptère ; ce dernier renvoie à un désir d'indépendance et de liberté, animé par une énergie puissante, mais instable, incontrôlable, sans repères, sans principe inspirateur supérieur et, donc, hautement destructrice.

Le dernier rêve de Winston se déroule dans la troisième partie de l'œuvre, après la torture psychologique infligée par O'Brien. Winston décrit le rêve ainsi :

Il marchait dans un couloir, attendant la balle. Il savait qu'elle allait arriver incessamment. Tout était en place, lissé, reconcilié. Finis les doutes, finies les discussions, la souffrance, la peur. Son corps était sain et puissant. Il marchait sans effort, dans la joie du mouvement et avec la sensation d'avancer au soleil. Il ne longeait plus les étroits corridors blancs du Ministère de l'Amour [...]. Il était dans la Contrée dorée, il suivait le sentier à travers le pré tondu par les lapins. Il sentait l'herbe courte et élastique sous ses pas et la douceur du soleil sur son visage. En lisière du champ, les ormes frémissaient à peine, et quelque part, plus loin, coulait le ruisseau où les chevesnes nagent dans les trous d'eau sous les saules. (Orwell, 2018 : 350)

Le rêve revient à l'image de la Contrée dorée, renvoyant à nouveau à celle du bien-être, de la paix et de la sérénité, malgré la menace de mort, menace masculine par l'aspect phallique de l'arme associée à la balle – la mort, dans le langage onirique, renvoie plus à la transformation personnelle qu'à la mort physique. Cependant, l'inconscient de Winston ajoute d'autres éléments, d'ordre sexuel : si l'herbe renvoie à la régénération, au renouvellement, à la vie, elle symbolise également le sexe féminin ; les pieds, à leur tour, renvoient à l'organe sexuel indifférencié, bien qu'ici, très probablement, au sexe masculin. Le rêve actualise le souvenir de Julia, à travers la réaffirmation du désir sexuel, manifestation de la pulsion de vie.

La réaction de Winston à l'éveil du rêve va dans le sens de notre interprétation :

Tout à coup, il sursaute d'horreur. La sueur lui inonde l'échine. Il vient de s'entendre crier :

– Julia, mon amour ! Julia ! Julia ! Julia ! Julia !

Un instant, l'illusion de sa présence l'a submergé. Elle n'était pas seulement avec lui mais en lui, comme si elle s'était glissée dans sa peau. En cet instant, il l'a aimée bien plus fort que du temps où ils étaient ensemble et libres. Et puis, il a eu comme la certitude qu'elle était vivante, et qu'elle avait besoin de son aide. (Orwell, 2018 : 350)

Le roman se termine avec Winston affirmant son amour pour Big Brother. Le dernier argument d'O'Brien pour accomplir cette prouesse est de mettre un rat près du visage de Winston. Dans cet instant de dégoût et de douleur intense, Winston cède en demandant sa substitution par Julia, dubitatif de ses sentiments envers elle. De ce fait, Winston renonce à une

cohérence intérieure, compromettant ainsi l'histoire qu'il s'est racontée de lui-même (Rorty, 1994 : 224), mais aussi à son intégrité morale, à son témoignage.

Si nous acceptons l'idée que le langage onirique constitue le seul vocabulaire dans lequel Winston pourrait raconter une histoire cohérente sur lui-même, nous pouvons dire que seule la description d'un dernier rêve pourrait démontrer la sincérité, ou non, de son amour pour Big Brother et donc la supériorité d'une intelligence artificielle et sacrificielle sur le « témoin intérieur » (l'inconscient), gardien de la psyché et d'un désir ou une pulsion de vie authentique. Un dernier rêve que Winston ne racontera pas, nous laissant sans réponse quant à la question de la capacité/l'incapacité de résistance à la destruction de l'identité personnelle.

4. Conclusion

Lors de sa rencontre avec O'Brien, Winston témoigne du rêve suivant :

[Winston] a rêvé qu'il traversait une pièce dans l'obscurité la plus totale. Quelqu'un assis tout près de lui disait au passage : « Nous nous reverrons dans un lieu où il n'y a pas de ténèbres ». Les mots étaient prononcés sur un ton égal, presque l'air de rien ; c'était un constat, non une convocation. Il ne s'était pas arrêté. [...] Winston ne sait pas ce que l'annonce recouvre, il sait seulement que d'une manière ou d'une autre elle se réalisera. (Orwell, 2018 : 38)

Si, dans la logique du rêve, l'obscurité ne peut que déboucher dans la lumière, ce lieu sans ténèbres, vers lequel Winston se dirige, ne peut être que la Contrée dorée (Soi). Le rêve de Winston serait ainsi un rêve de passage vers une réalité autre – psychique et spirituelle –, lieu sans conflit, sans opposition ou division, mais constamment parasité par un tiers (taupe/O'Brien ou Big Brother) qui, en dernière analyse, n'est autre qu'un aspect de Winston, faisant écho au quotidien de la conscience vigile. Si, dans le rêve, le constat du passage vers un lieu sans ténèbres (mal-être, sacrifice, violence) suggère l'antériorité de la Contrée dorée (bien-être, harmonie, insouciance) à laquelle toute personne aspire, le fait que George Orwell glisse dans l'esprit de Winston l'idée de la prédiction du rêve, au-delà des fonctions de compensation, de résistance et de la prévisibilité décelées confirme l'intention d'une pensée onirique dans l'œuvre 1984.

BIBLIOGRAPHIE :

CHEVALIER, Jean ; GHEERBRANT, Alain (2021). *Dictionnaire des Symboles. Mythes, Rêves, Coutumes, Gestes, Formes, Figures, Couleurs, Nombres*. Paris : Bouquins & Montchrestien.

GIRARD, René (1982). *Le Bouc Émissaire*. Paris : Grasset & Fasquelle.

JUNG, Carl G. (1998). *Sur l'interprétation des rêves*. Traduction par Alexandra TONDAT. Paris : Albin Michel S.A.

NATHAN, Tobie (2013). *La nouvelle interprétation des rêves*. Paris : Odile Jacob Poche, Psychologie.

MOIR, Tristan-Frédéric (2006). *Entrez dans vos rêves. Leurs différents niveaux de lectures*. Paris : Trajectoire.

MOIR, Tristan-Frédéric (2008). *Images et symboles du rêve*. Paris : Lanore.

MOIR, Tristan-Frédéric (2015). *Le nouveau dictionnaire des rêves*. Paris : l'Archipel.

ORWELL, George (2018). *1984*. Traduction par Josée KAMOUN. Paris : Gallimard, Folio.

RICOEUR, Paul (1994). *Lectures 3. Aux Frontières de la Philosophie*. Paris : Seuil, Points Essais.

ROMEY, Georges (2022). *Dictionnaire de la symbolique des rêves*. Paris : Albin Michel, Espaces Libres.

RORTY, Richard (1994). *Contingência, Ironia e Solidariedade*. Traduction par Nuno FERREIRA DA FONSECA. Lisboa: Presença.